

Séminaire de préparation – Mardi 15 octobre 2019

L'Éthique de la psychanalyse

Leçon 2 Pierre-Christophe Cathelineau – Leçon 3 Jean-Pierre Rossfelder

Discutant Édouard Bertaud.

Pierre-Christophe Cathelineau – Alors, bonjour à tous, nous allons travailler sur la deuxième leçon de *L'Éthique de la psychanalyse*, je vais essayer d'être bref, puisque je n'ai qu'une demi-heure. Je ne sais pas si je vais tenir le pari de vous expliquer la leçon II en une demi-heure mais on va essayer.

D'abord Lacan dit *miel* et « j'essaie de vous apporter mon miel. » Évidemment, il rappelle à ce propos l'anecdote du pot de miel et du pot de moutarde et ça m'évoque le vide autour duquel se structure la parole dont il va parler tout au long de sa leçon. Et il nous dit que la psychologie nous laisse dans une insatisfaction profonde, qu'elle n'est qu'un masque pour pénétrer les problèmes éthiques, un masque, un alibi, et j'entends là le narcissisme foncier des mécanismes psychologiques et leur absence d'étayage sur les notions d'éthique qui est assez frappant dans l'enseignement qu'on reçoit de la psychologie à l'Université. J'ai suivi ce cursus et je peux en témoigner. D'où la nécessité d'une recherche y compris dans la psychanalyse engluée à l'époque dans les théories du Moi fort et autres salades de ce genre.

Le programme tracé la fois dernière, qu'il évoque c'est l'infiltration dans notre expérience de l'impératif moral qui se dégage dès le *Malaise [dans la civilisation]* sur la forme d'un Surmoi civilisationnel et dont la dérive est, vous le savez, il l'a dit juste avant, la férocité qui mène au masochisme moral bien connu dans notre clinique et dont nous sommes chacun tributaire. L'inattendu, c'est ce qu'il dit au début de son séminaire et qu'il ne va pas reprendre mais qui est très important et qui permet de comprendre la totalité du séminaire de *L'Éthique*, c'est le triptyque : imaginaire, symbolique, réel ou symbolique, imaginaire et réel, il le prend dans cet ordre, sans lequel on ne peut rien comprendre, dès cette époque, à *L'Éthique de la psychanalyse* avec cette thèse embarrassante que la loi morale entendue au sens kantien, justement avec ce trait de férocité qu'on lui connaît, est du côté non pas du symbolique comme il faudrait s'y attendre, mais du réel. La loi morale est du côté du réel. D'ailleurs, ça recoupe le texte de « Kant avec Sade » cette thèse. Ce qui se laisse saisir par ce fait, ce trait de férocité impératif dont la morale est ordinairement porteuse. Elle s'affirme contre le plaisir qui est au sens freudien le minimum d'excitation, son point zéro, et relance la question de l'idéal avec cette vacillation freudienne entre le principe de plaisir et le principe de réalité qui se conclut sur un au-delà du principe de plaisir où se dessine évidemment l'instinct de mort. Cela fait exploser une définition stable et correcte de la réalité. Plus de réalité en rapport avec laquelle nous avons bien du mal à être. C'est ça le psychisme.

De quelle réalité s'agit-il ? Il pose la question. La réalité quotidienne ? La réalité sociale ? La réalité scientifique ? La réalité psychique ? Et à ce stade nous n'avons pas les réponses. Il faut se mettre dans la position dans laquelle était Lacan de ne pas avoir de réponse au départ. On n'a pas de réponse sur ce qu'est la réalité. Même si la réalité psychique nous entraîne vers le caractère problématique d'un ordre, mais lequel ? L'action morale, nous dit-il, est entée sur le réel, à ne pas confondre dès ici avec la réalité. Les limites de l'analyse coïncident avec les limites de sa praxis, c'est-à-dire ni plus ni moins une action dans la clinique qui a le plus étroit rapport avec le réel.

Ça c'est la thèse centrale et je crois que c'est une thèse extrêmement importante parce qu'elle va rejoindre les thèses que sans doute Marie-Christine [Laznik] va développer la fois prochaine à propos de *L'Esquisse* et de la Chose.

Le premier à avoir fondé une éthique digne de ce nom, vous le savez, c'est Aristote. J'ai moi-même consacré un bouquin, il y a 26 ans déjà, ça fait bien longtemps, à cet auteur, le temps passe vite. Il l'a défini comme une science, *épistémè*, science de ce qui doit être fait, qui définit la norme d'un certain caractère, *ethos*, et vient s'inscrire dans un ordre. Comment obtenir l'adéquation de l'*ethos*, du caractère, avec cet ordre ? Eh bien vous avez la réponse chez Aristote, on en a parlé la dernière fois, c'est l'*ηθος* qui le permet, c'est-à-dire la bonne habitude et à ce propos, lorsque Aristote parle de la bonne habitude, il dit, seuls les êtres humains sont doués de bonne habitude, parce que la pierre lancée en l'air ne prend jamais l'habitude de sa trajectoire. Il donne cet exemple. C'est un exemple aristotélicien. L'homme, le maître, peut prendre l'habitude d'une certaine conduite par répétition et dressage. On est dans la perspective platonicienne. C'est le dressage, ni plus ni moins. Cet *ηθος*, ce caractère est conforme à un Souverain Bien. Ainsi a-t-on l'objectif dans la bonne éducation de rendre le maître tempérant. C'est-à-dire lui permettre l'acquisition d'une juste mesure, *mésotès* en grec, tant opposé à l'absence de sensibilité d'un côté, qu'à l'intempérance de l'autre, une mesure entre les deux. C'est le point d'insertion d'un ordre éthique dans la politique, lui-même inséré dans le macrocosme. Rien n'est contesté dans cette éthique comme supposant les lois de cet ordre.

C'est la première ébauche d'un discours de la science impartie au maître aristotélicien et transmis aux élèves. *Orthos logos* discours droit. Et pourtant, il y a de l'intempérance, il y a des penchants qui vont ailleurs, il y a des mauvaises habitudes, il y a du sexe. Alors comment cette éthique reste-t-elle justifiable ? C'est vraiment la question de Lacan. Et elle ne l'est plus. Elle va partir, je dirais, en morceaux à cause de *l'Éthique de la psychanalyse* car les désirs sexuels ont cette caractéristique qu'ils ne s'inscrivent pas dans cet ordre supposé droit. Bref, c'est l'éthique d'une condition de maître et, l'idéal de ce maître est à mettre en parallèle avec l'idéal divin, le *noûs*. Il lui faut le loisir de méditer pour cette oisiveté théorique, *scolastiqué*, qui lui permet de parler du Souverain Bien et d'atteindre le Souverain Bien dans la contemplation, *theôria* du Souverain Bien. Ce sont ces schèmes qui permettent pourtant à la pensée freudienne étrangement transposée de se développer. Mais comment ? Car rien n'est plus opposé à la pensée freudienne que cette dimension de *l'orthos logos*, sur le mode déceptif d'un échec, de l'échec de l'appareil proprioceptif. C'est ce qu'il va nous raconter durant toute la leçon. Il y a un échec de l'appareil, ça ne fonctionne pas. *L'orthos logos* c'est gentil mais ça ne fonctionne pas. Il y a un *Wunsch*, une pensée de désir qui échoue à atteindre harmonieusement son but, comme si l'idéal de l'enfant, propre au romantisme, il naît avec le romantisme anglais, venait désormais refuser dans sa rêverie problématique, au thème freudien, une dimension apaisante. Et donc apparaît, l'opposition problématique nous dit Lacan, du processus primaire et du processus secondaire dont nous allons longuement parler avec les *Stimmungen*, les sentiments, qui cachent la réalité, *die Wirklichkeit*. Il y a une recherche de la réalité mais les *Stimmungen*, les sentiments, le ressenti, s'y opposent. Il y a donc cette opposition du principe de plaisir au principe de réalité, une inadéquation foncière entre les deux. Et on est loin de « la fleur du plaisir » qu'Aristote décrit comme un accomplissement de l'acte. Dans *L'Éthique à Nicomaque*, il dit : « L'accomplissement de l'acte aboutit à la fleur du plaisir ».

À l'inverse, le principe de plaisir est un principe d'inertie dans un appareil préformé étroitement limité à l'appareil neuronique, il règle les frayages neuroniques avec une tendance foncière à la décharge, mais cette décharge n'aboutit pas à un point d'équilibre. Car ce système va essentiellement vers le leurre et l'erreur nous dit Lacan, donc nous dira très bien Marie-Christine [Laznik], vers la douleur. Cet organisme tout entier est fait non pour satisfaire

le besoin mais pour l'halluciner d'où l'idée d'un principe de correction, de rappel à l'ordre, à la réalité, dont il n'y a aucune trace dans les supports anatomiques, nous dit Lacan. Il y a détour, précaution, rectification, pour empêcher la précipitation dans l'hallucination douloureuse. Ce principe de l'éthique freudienne est foncièrement dysharmonique et conflictuel. C'est pour cela qu'on peut l'opposer à ce que dit Aristote. Il y a une inertie des symptômes dans la clinique qui rappelle le principe d'inertie d'Helmholtz. Il s'agit de contourner le déchaînement de catastrophes qu'entraîne un trop ou un trop peu, si celui-ci est lâché trop tôt, le mouvement sera déclenché simplement par un *Wunschgedanke*, sera forcément douloureux et aboutira à un déplaisir. Si l'appareil secondaire intervient trop tard, ce sera l'hallucination et là encore la douleur, par ce rappel du syllogisme du désir. Écoutez le syllogisme du désir d'Aristote : il faut goûter à tout ce qui est doux ; ceci est doux ; j'y goûte. Et assez curieusement, on sent l'influence aristotélicienne qu'il avait reçue de Brentano puisqu'il était, Freud, l'élève de Brentano, qu'il avait suivi ses cours sur l'imaginaire chez Aristote et sur le fantasme, donc il était tout à fait formé à cette éthique aristotélicienne et même à cette psychologie aristotélicienne, il a travaillé la psychologie de Brentano qui est une psychologie aristotélicienne. Or ce syllogisme du désirable : « il faut goûter à tout ce qui est doux ; ceci est doux ; j'y goûte » ; trois temps, n'apporte aucune solution en soi mais désigne le mécanisme du désirable tel que Freud le reprend dans son schéma princeps. Un mécanisme dysharmonique, ce qui entraîne bien évidemment chez le parlêtre une précarité foncière, une *Hilflosigkeit* par rapport à la réalité comme foncièrement insatisfaisante. *Hilflosigkeit* il faut le traduire par absence d'aide, absence de possibilité d'être aidé. Peu importe qu'elle soit réelle ou hallucinatoire, dans la *Traumdeutung*, l'identité de perception tend toujours à s'établir mais elle risque fort d'être hallucination, donc douloureuse. À quoi tend, pour y pallier, le processus secondaire ? À la tentative de faire des essais, comme je l'ai dit tout à l'heure, des détours, pour que la décharge parvienne à ses fins, c'est-à-dire à autre chose que la douleur, ça, c'est un principe éthique, mais c'est un principe économique.

Le problème se complique car pour ce réajustement le sujet ne reçoit dans sa conscience d'autres signes que des signes de plaisir et de peine. On est très proche là de théories utilitaristes, on est très proche de Bentham. C'est-à-dire, et Bentham, il en a parlé juste avant dans la leçon précédente, c'est le passage par les paroles prononcées, nous dit-il en reprenant les thèses freudiennes, par le préconscient où vient clairement ici s'articuler l'ordre symbolique du langage. Et c'est la douleur suscitée par l'objet qui fait pousser un cri au sujet équivalent d'une parole. L'inconscient se saisit par la parole et y compris dans ses effets dysharmoniques de la douleur et de l'inadéquation à la réalité. D'où, nous dit-il, un double entrecroisement entre le principe de plaisir et le principe de réalité.

Je cite :

« le principe de réalité gouverne ce qui se passe au niveau de la pensée mais ce n'est que pour autant que de la pensée revient quelque chose qui dans l'expérience interhumaine trouve à s'articuler en paroles, qu'il peut comme principe de la pensée, venir à la connaissance du sujet dans le conscient. »

Une très belle formule qui signifie que le principe de réalité est guidé par le symbolique pour avoir accès au réel, moi je l'interprète comme ça. Je ne peux pas lire ce passage autrement que par rapport à la grille qu'il m'a donnée au départ. Le principe de réalité est guidé par le symbolique pour avoir accès au réel et l'inconscient est cet *orthos logos* qui transforme l'inertie du plaisir en faisant valoir tel signe plutôt que tel autre, tel signifiant plutôt que tel autre.

Il y a trois ordres. Il y a d'abord une substance qui correspond à l'opposition entre le principe de plaisir et le principe de réalité ; il y a un principe de fiction qu'il reprend de la première leçon auquel se superposent des processus de pensée par quoi se réalisent des activités tendanciennes. C'est parce que ce qui est connu ne peut être connu qu'en paroles, que ce qui

est inconnu, *unbewusst*, se présente comme ayant une structure de langage. L'inconscient est structuré comme un langage. C'est ce qu'il nous dit là. C'est sa thèse princeps. Si le plaisir gouverne l'activité subjective, c'est le bien qui le supporte mais les éthiques et les éthiciens n'ont jamais pu faire se rejoindre le bien et le plaisir, c'est le problème, on n'arrive pas à faire se rejoindre le bien et le plaisir du fait de cette dysharmonie foncière identifiée dans la leçon. Si du côté du principe de plaisir, il y a un bien en face de la réalité, nous savons ce qu'il y a qui correspondrait à une pensée satisfaisante, parce que la pensée fait face à une perception qui n'est pas harmonique, tandis que l'inconscient qui contient ces pensées ne peut être connu que par les paroles, c'est-à-dire que par le symbolique. Ici Lacan met en place une interprétation du texte freudien qui part d'un réel dysharmonique, du principe de plaisir et du principe de réalité, pour aller vers un inconscient dont les lois relèvent des lois du langage, c'est-à-dire du symbolique. Voilà.

Applaudissements

Avec l'accord de Pierre-Christophe Cathelineau.

Jean Christophe Cathelineau – J'espère que j'ai été assez explicite. J'ai été assez bref ?

Jean-Pierre Rossfelder – Ce n'est pas très commode de parler de la leçon III. D'abord, je n'ai pas vraiment écrit le texte, mais je vais essayer. Cette leçon parle essentiellement de *L'Esquisse*. C'est [Lefèvre-]Pontalis qui va faire ce résumé de *L'Esquisse*. Il y a ensuite ce que j'appellerais la lecture extraordinaire qu'en fait Lacan, et c'est vraiment un feu d'artifice, à mon avis, avec le bouquet final qui se situe entre 'cuir et chair'. Je suis au milieu de ça, je vais essayer de vous faire une lecture de *L'Esquisse* et je vais prendre des directions assez claires. Je ne parlerai pas de l'intervention de [Lefèvre-]Pontalis pour différentes raisons, peut être que ça va en choquer certains, mais je trouve que [Lefèvre-]Pontalis apporte une espèce de doxa qui devait être la doxa de l'époque sur *L'Esquisse*, mais il passe son temps la plupart du temps, à dire des choses fausses. Je ne vais pas me répandre là-dessus, mais je ne sais pas, quand il commence à parler de l'action spécifique en disant « réaction spécifique » c'est pour moi quelqu'un qui n'a pas lu *L'Esquisse* de près.

Il y a d'autres choses. Je pense qu'il est dans une doxa de l'époque sur la lecture de *L'Esquisse*, mais qu'il n'est pas dans la lecture de *L'Esquisse*. Je vous rappellerai les circonstances de Freud et là aussi il y a une mode qui fait que *L'Esquisse* écrit par Freud en deux jours, au retour de Berlin vers Vienne, après qu'il ait vu Fliess. *L'Esquisse* en réalité, ça dure six mois dans la tête de Freud et non pas deux jours. C'est-à-dire que si, et je ne comprends pas pourquoi cette légende s'est faite, si vous prenez le temps de lire les *Lettres à Fliess*, vous vous apercevez déjà que dans la lettre du 25 mai 1895, il dit : « Comment se forment les fonctions psychiques du point de vue quantitatif, se pose-t-il, dans la lettre du 25 mai, et à quoi peut me servir le gain pathologique pour comprendre le normal ? Et il dit dans cette lettre, qu'il passe son temps de 11 heures à 14 heures à travailler là-dessus. Donc vous voyez que cette légende, je ne sais pas pourquoi elle s'est répandue. Il suffit de lire Fliess pour voir que c'est faux.

Dans la lettre du 16 août où il est en vacances, il y a encore une allusion dès maintenant au système ϕ , ψ ω . C'est en toutes lettres dans la lettre. Et le 15 septembre il dit à Fliess qu'il veut écrire l'*Entwurf*. Et c'est le 23 septembre qu'il débute, dans ce fameux wagon au retour de Berlin, *L'Esquisse*. Là aussi il y a une erreur, il suffit de lire correctement les lettres à Fliess. Il ne rédige que la première partie et la deuxième partie. Il envoie probablement ces deux parties à Fliess le 8 octobre. Dans la lettre du 8 octobre il le signale. Quant à la troisième

partie il prendra une dizaine de jours pour l'écrire et il l'enverra après. Je vous signale aussi que, c'est une chose très importante, mais ces circonstances annexes sont très importantes. Freud, dans des lettres de cette époque, dit qu'il est préoccupé essentiellement par ce qu'il appelle la défense primaire. C'est-à-dire la *Verdrängung* il le dit en toutes lettres que la 3^{ème} partie c'est pour s'expliquer la *Verdrängung* qu'il l'a écrite, la troisième partie de *l'Esquisse*. De la même façon il a des termes, je ne sais plus. Dans la lettre du mois de mai aussi il dit « den Kern der Sache in die Hand zuhaben », qu'il a le noyau de l'affaire dans les mains. Ensuite vers le mois de novembre, il est totalement abattu, il a décidé de laisser deux mois s'écouler avant de reprendre tout son travail sur *l'Esquisse*. Vous voyez que cette histoire d'*Esquisse* qui serait écrite en trois jours est totalement fausse. *L'Esquisse* l'occupe pendant à peu près six mois et l'écriture n'est pas comme ça, spontanée, c'est quelque chose qui le traverse et j'insiste là-dessus parce que c'est un moment aussi où il dit que, après avoir travaillé de façon acharnée pendant dix heures et gagné cent florins il passe son temps après, toute la nuit, à travailler. Il dit aussi qu'il est dans un état second mais que des types comme lui, s'ils n'ont pas un cheval de bataille, c'est l'expression qui est dans une lettre, ils ne peuvent pas s'en sortir. Il est dans un état extrêmement tendu autour de cette *Esquisse*, il est aussi dans une période où, dit-il, il est dans une abstinence de cigares, alors qu'il en fumait dix par jour et il est encore avec la cocaïne. Tout ça se lit très clairement dans les lettres autour de *l'Esquisse*.

Bernard Vandermersch – C'est pour ça qu'il arrive à bosser !

Jean-Pierre Rossfelder – Sans doute ! Je vous signale que c'est donc seulement le 1^{er} janvier 1896 qu'il reprend totalement *l'Esquisse*. Ce qui supposerait d'ailleurs, ce n'est pas compréhensible dans les lettres, mais que Fliess lui a renvoyé. Je tenais à dire ça en même temps vous savez que le manuscrit I qu'il envoie à cette époque, il y a un terme qui est celui de *Mittel-glieder* qui est constamment employé dans *l'Esquisse*. Ça me semble important de dire tout de même comment tout ça s'est créé et que tout ça arrive le 6 décembre 1896 à la lettre 52, la lettre 112 maintenant, qui a l'importance que vous savez. Et donc j'insiste là-dessus. Il est préoccupé par ces histoires, du côté de l'hystérie il y aurait eu un attentat etc., du côté de la névrose obsessionnelle, il le dit en toutes lettres, ce serait un surcroît de plaisir. C'est tous ces thèmes-là qu'il traite à la fois avec naturellement en même temps la rédaction de la *Traumdeutung* puisque vous avez tous vu que dans la partie 2 de *l'Esquisse* il y a une référence au rêve d'Irma. J'ai lu *l'Esquisse* en allemand, accompagné de trois- quatre traductions. C'est assez désespérant les traductions en français, c'est-à-dire que soit les gens essaient d'être précis et deviennent extrêmement compliqués sous prétexte de respecter certaines règles etc. et à mon avis ça devient illisible, soit ils font un texte un peu littéraire et c'est difficile... Personnellement je trouve que la traduction parue chez Érés, faite par un groupe de quatre personnes, c'est celle, quand j'avais des doutes sur ma lecture, sur laquelle je me suis appuyé. Je ne dis pas qu'elle est bonne.

Intervenante – Je vois que vous avez celle de Hiltenbrand dans les mains.

Jean-Pierre Rossfelder – Je n'ai pas aimé du tout. Je pourrais détailler mais je n'ai pas beaucoup de temps.

D'autre part, le problème pour le dire en passant, la traduction de Claude Dorfeuille et d'Hiltenbrand, c'est qu'elle a été faite sur l'ancienne édition allemande de *l'Esquisse*. Vous savez qu'il y a eu un volume complémentaire aux Œuvres Complètes, un *Nachtrag*, qui a été publié en 1981 et que c'est ce texte-là que j'ai reproduit ici qui est valable et qui change beaucoup de choses. Il faut dire aussi que l'écriture de Freud n'est pas très commode à lire. Ils se sont beaucoup gourés parce que je voudrais vous montrer, j'ai là un exemple de l'écriture de Freud, je ne sais plus trop où (**JPR** cherche). Tout ça est quand même un peu accessoire, je ne sais pas si vous allez voir grand-chose. Je sais que moi je lis bien l'allemand, j'ai

extrêmement de mal à lire un mot de Freud. C'est l'écriture à l'ancienne et puis aussi des erreurs proviennent par exemple de choses aussi simples que... alors contrairement à ce qu'on dit, on dit ça a été écrit à la va vite, c'est mal rédigé, c'est totalement faux ! Les phrases de Freud sont complètes, c'est très bien rédigé. On sent dans le style une différence parce qu'il a pris le temps entre la troisième partie et les deux premières, effectivement les deux premières ont un style plus rapide alors que pour la troisième, je retrouve plus le style de Freud, de ses articles, mais ce n'est absolument pas négligé. Il emploie des abréviations, par exemple ce qui a produit un certain nombre d'erreurs dans la première édition c'est que pour neurone et pour nerf il emploie l'abréviation N sauf qu'en général il prend le N gothique pour neurone et le N latin pour nerf. Mais ils ne s'en étaient pas trop aperçus dans la première édition.

Alors j'arrive tout de même à ce que, moi je vous avoue que je suis absolument baba de la lecture de Lacan de *l'Esquisse*. C'est-à-dire que Lacan d'une part, je vous signalerai au passage quelques erreurs qu'il fait mais qui ne portent pas à conséquence. Mais Lacan à une lecture de *l'Esquisse* d'une précision incroyable et c'est vrai qu'on peut dire qu'il fait un forçage pour aller dans sa direction mais ce forçage est totalement justifié. Alors naturellement il y a toute une série de pans de choses qui sont passés à l'as et c'est un peu dommage parce que si vous prenez *l'Esquisse* au sérieux vous vous apercevez par exemple que dans *Au-delà du principe de plaisir* le chapitre IV d'*Au-delà du principe de plaisir* vous le retrouverez vingt-cinq fois cité, les discussions qui sont dans le chapitre IV d'*Au-delà du principe de plaisir* se retrouvent pratiquement intégralement dans *l'Esquisse*, trente ans après. Je ne sais pas s'il a foutu son *Esquisse* en l'air et l'a laissée tomber mais c'est toute une série de thèmes de pensée essentiels qui sont faits dans un état d'urgence et dans un état d'urgence par rapport au fait qu'il le dit lui-même, c'est les patients qui sont le soubassement. Lacan l'aborde, c'est évident qu'il a quelque chose d'extrêmement surprenant c'est que vous vous fatiguez à lire *l'Esquisse*, les petits trucs, les machins, les déviations, etc., et puis d'un seul coup vous vous dites « Mais ça après tout... ». Ça me fait tout à fait penser à la règle de l'association dite libre et des cheminements et d'où va ce cheminement, pourquoi, quel est le but, quelles sont les choses évitées et vous vous apercevez d'un seul coup que la lecture de ce texte en devient très simple, c'est-à-dire que je pense moi que la notion d'association libre supporte totalement *l'Esquisse* ainsi que la notion de *Verdrängung*. C'est vraiment ce qu'il appelle défense primaire, il met un trait d'égalité entre les deux au début de *l'Esquisse*. Et vraiment ce parti pris de Lacan est quelque chose de fantastique. Et la leçon suivante, quand on voit *l'Esquisse*, c'est un feu d'artifice.

Ensuite le forçage de Lacan, vous avez lu, d'ailleurs ce qu'a dit Pierre-Christophe [Cathelineau] tout à l'heure me semble très juste. *L'Esquisse*, en deux mots je dirais le contenu directement sensible. J'espère que je réussirai à vous le faire sentir, mais ça donne directement le contenu de ce que Pierre-Christophe [Cathelineau] nous a expliqué tout à l'heure. Alors vous savez qu'il aborde ça par le principe de plaisir et le principe de réalité. Vous savez que dans *l'Esquisse*, le principe de réalité n'est pas posé. Il n'y a pas le terme de principe de réalité dans *l'Esquisse*. Et le principe de plaisir, c'est le principe d'inertie (*Trägheitsprinzip*). La première chose qu'on peut constater c'est qu'on peut se demander pourquoi Freud va passer tout son temps par des systèmes. Première chose, *L'Esquisse* est un texte d'une logique rigoureuse, c'est-à-dire que si vous y regardez de près, il va poursuivre ses pensées et il va dire là ça ne va pas. Pourquoi ça ne va pas ? Et il va trouver une solution. Un moment donné il dit on ne peut pas faire passer, il faut qu'il y ait un certain niveau de Q η pour que ça passe et que ça court. Et à un autre moment quand il utilise les ω neurones, il va dire il faut des toutes petites quantités et donc comment ça se fait que je peux faire passer de toutes petites quantités alors que j'ai dit que c'est impossible. Il va trouver une solution, et une solution logique, et une solution acceptable. Ça c'est une chose très importante, c'est-à-dire qu'on reconnaît dès *l'Esquisse* la rigueur d'écriture et la rigueur purement logique de

Freud. Toute *l'Esquisse* est dirigée vers le fait d'une construction. C'est très bizarre parce que Lacan n'explique pas cette construction, tout de même très simple à expliquer mais ce n'est pas ça qui l'intéresse. Une construction d'un appareil qui va avoir essentiellement pour mission de faire en sorte que ce qu'il appelle les grands $Q\eta$, ce qu'il appelle les grandes énergies qui viennent de l'extérieur, soient totalement atténués à l'intention de ce qui s'appelle le système ψ .

Marie-Christine Laznik – Tout va bien ?

Jean-Pierre Rossfelder – Non tout ne va pas bien...

Marie-Christine Laznik – Quand tout va bien c'est totalement atténué.

Jean-Pierre Rossfelder – C'est ça. La douleur est un dépassement des barrières. Et toute cette construction est faite de cette manière-là et d'ailleurs Lacan reprend cette phrase à un moment donné, et c'est une phrase exacte de Freud. Freud dit *Aufbau*, disons la construction, le développement du système, la structure aussi on peut penser du système, c'est du côté de cette diminution et de ces retenues. Lacan utilise le mot de retenue, c'est essentiel $Q\eta$ et puis il va dire le fonctionnement du système c'est du côté d'*Abfuhr*, la décharge, c'est du côté de la décharge. Il y a ces deux champs du système qui sont absolument différents. Peu à peu en développant tout son truc, il va donc construire ce système. Ce système tout de même je rappelle, parce que peut-être que vous ne l'avez pas dans la tête et Lacan ne le dit pas dans la leçon, ça arrive tout bêtement. Comment on sépare ϕ et ψ ? C'est le problème de la mémoire. C'est bien joli d'avoir des neurones qui enregistrent la $Q\eta$ extérieure mais ils doivent être du même type s'il y a une nouvelle perception, donc ces neurones ne doivent pas garder de trace, ça doit aller. Seulement quand on est devant la mémoire il faut bien qu'il y ait un neurone qui, lui, garde les perceptions d'où les histoires de frayage, de *Bahnung*, et de *Besetzung*, d'investissement. Il faut qu'il garde mémoire donc il va en déduire tout bêtement qu'il y a deux sortes de neurones. Il y a les neurones qu'il va appeler ϕ qui sont du côté de l'extérieur, qui ne gardent pas de mémoire, qui sont prêts à être de la même façon récepteurs des quantités qui viennent de l'extérieur, même après qu'elles soient passées trente-six fois, ces quantités. Et puis il va y avoir le système ψ où des frayages vont se constituer, des voies vont se constituer, des barrières de contact vont agir qui vont constituer les données de la mémoire, des barrières dans ψ qui vont constituer les données de la mémoire. Tout ce qui est sur l'extérieur c'est ϕ . Cet appareil ψ va se compliquer encore parce que, et là bizarrement Lacan n'emploie pas le mot, vous savez qu'il a créé la notion du moi, *Ich*, qui dans *l'Esquisse* est introduite à partir du *Schmerzzerlebnis*, c'est-à-dire de l'expérience de douleur, c'est à partir de là qu'il introduit la notion du Moi. Et il va dire qu'il faut bien qu'il y ait quelque chose qui maintienne tout à un certain niveau. Freud va parler d'un niveau de conscience minimum et donc c'est de cette manière qu'il va introduire le *Ich*. Il va en faire une partie de l'ensemble de ces neurones ψ . Et donc peu à peu des divisions vont s'établir et, par rapport au principe de réalité, vous savez que dans *l'Esquisse* c'est tout simplement qu'à un moment donné il est très ennuyé parce que ce qu'il pose, et Lacan y fait allusion mais peut-être pas d'une façon assez séparée, ce qui se pose pour Freud, c'est ce problème-là qui, vous le voyez bien, ça transpire de connaissances cliniques tout ce qui se dit par rapport à ces schémas qui semblent totalement théoriques et on peut presque dire farfelus.

Il se dit vous voyez bien, il y a balancé sur ϕ une perception, là il y a la perception. Et puis, il peut très bien se produire que le souvenir de la perception ait à se manifester. Comment va-t-on distinguer entre le fait que ce soit une perception réelle et entre le souvenir de cette perception ?

Marie Christine Laznik – Qui est une hallucination.

Jean-Pierre Rossfelder – Voilà c'est ça, c'est-à-dire que si je reste comme ça c'est l'hallucination. Et donc Freud va introduire à ce moment-là le système ω qui va avoir pour mission d'envoyer des *Qualitätszeichen*, des signes de qualité, qu'il appellera de façon

indifférente dans *l'Esquisse des Realitätszeichen*, des signes de réalité, pour dire : ça ce n'est pas de l'extérieur, pour éviter autrement dit l'hallucination. Pourquoi ? C'est ça aussi tout le grand développement de *l'Esquisse* sur la pensée, *Anerkennung*, la pensée de...

Pierre-Christophe Cathelineau – De reconnaissance.

Jean-Pierre Rossfelder – Voilà ! C'est ça, de reconnaissance.

Alors j'ai tellement peu de temps, je ne peux pas vous développer ça, ça fait beaucoup de chapitres dans *l'Esquisse* mais c'est tout à fait passionnant de voir comment à chaque fois il s'en sort.

Ce que je peux dire, c'est que là où il s'en sort le moins c'est la conscience. D'ailleurs lui-même le dit au départ. Il dit c'est un peu boiteux mon histoire de conscience, et ce qui est absolument remarquable, ça m'échappe un peu je ne l'ai pas totalement en tête mais je pourrais prendre le temps, ce qui est frappant à travers toute *l'Esquisse* c'est qu'il a un mal fou à faire advenir la conscience. C'est-à-dire ce qu'il passe son temps à dire c'est que tous ces processus (y compris le processus de pensée), – c'est d'ailleurs ce que Lacan fait dans la leçon précédente avec son tableau et son partage – le processus de pensée est du côté de *l'Unbewusst*. Ça fonctionne comme ça par dessous et c'est ça qui est frappant aussi c'est ce fonctionnement. Alors l'autre chose que je veux dire aussi, c'est qu'il le dit lui-même au départ, on est fasciné, on se dit ces histoires de Q et de Q qui dépassent les limites etc. On pense naturellement, par exemple, à son travail avec les hystériques. On pense à Charcot, on pense à la force, la violence, le déclenchement etc. Or ce que Freud dit et fait arriver c'est des toutes petites quantités. Et à la fin dans le chapitre III, il le dit très clairement et surtout il le dit à la fin de la lettre 52, la lettre 112, il le dit textuellement : « il ne faudrait pas croire que dans l'hystérie ce soit des grandes quantités. » Ce qui se passe c'est le déclenchement d'une action, *Handlung*, c'est ça qu'il dit donc c'est toujours ces petites quantités qui parcourent partout.

Alors la deuxième grande facette de *l'Esquisse*, et là où vraiment Lacan c'est là que je dis qu'il fait un forçage mais en même temps qu'il est complètement juste, c'est vous savez naturellement *das Ding* et *der Nebenmensch*.

C'est vraiment quelque chose d'absolument fantastique la manière dont Freud, vous lisez tout ça, vous peinez à voir les petits schémas, les trucs, les machins, à essayer de comprendre et c'est compréhensible. Mais c'est tout à fait compréhensible mais d'un seul coup, il y a quelque chose qui arrive. Je vais vous le lire, comme je vais vous lire un autre texte en allemand je vais d'abord vous lire celui-ci en français, enfin dans la traduction. Vous savez aussi dans *l'Esquisse* il fait arriver le rêve d'Irma, la fameuse Emma Eckstein, ses patients surgissent comme ça à l'intérieur de *l'Esquisse*. Ce que je rappelais, c'est que c'est frappant et je ne comprends pas pourquoi [Lefèvre-]Pontalis n'en parle même pas, *Assoziation*, les séries d'associations, Freud en parle tout le temps dans *l'Esquisse* et qui sont assimilées à des *Bahnung* et que Lacan naturellement dans la continuité de ces *Bahnung* assimile à des trajectoires signifiantes. Quand vous lisez vraiment *l'Esquisse* il y a une espèce de juxtaposition comme ça, de précision et de rigueur de Lacan absolument incroyables par rapport à ce que je suppose tout ce qui était la doxa sur *l'Esquisse* de l'époque.

Vous savez que dans le texte à un moment il reproche à [Lefèvre-]Pontalis de ne pas avoir parlé de la *Befriedigungserlebnis*, l'expérience de satisfaction. Vous savez que cette expérience de satisfaction est très importante, je pourrais vous la rappeler, c'est exactement lié à ce qu'on appelle la... Bon, ça va me revenir.

Marie-Christine Laznik – C'est ça qui permet au *Nebenmensch* d'aller inscrire des choses...

Jean-Pierre Rossfelder – Oui, c'est ça ! Mais je fais un petit passage d'abord... ah comment cela s'appelle ? Ça me reviendra. Je vais tout de même vous lire ce texte.

C'est-à-dire, au milieu de tous ces trucs extrêmement théoriques, d'un seul coup va surgir quelque chose d'essentiel que Pierre-Christophe [Cathelineau] a aussi pointé et qui est que,

c'est un peu long, je vous le lis dans la traduction que je trouve la meilleure mais qui me casse les pieds mais ça prendrait trop de temps, je vais vous lire un autre texte en allemand donc là ça prendrait trop de temps de la traduire comme ça.

Donc l'événement de satisfaction : " Le comblement des neurones du noyau en ψ a pour conséquence un effort vers une décharge – et là on trouve déjà le mot *Drang*, une poussée, vous savez la poussée de la pulsion, *Drang* – qui s'évacue vers la voie motrice. Selon l'expérience, c'est la voie vers le changement interne qui est d'abord empruntée (expression du mouvement des sentiments, cris, innervations des vaisseaux). Toute décharge de cet ordre n'aura pourtant comme notre introduction l'expose aucun résultat qui soulage puisque l'absorption de stimulations endogènes persiste quand même et qu'elle rétablit la tension dans ψ . Une levée de stimulation n'y est possible que pour l'intervention qui à l'intérieur du corps élimine pour un moment la déliaison de $Q\eta$ – alors et ça c'est les problèmes de traduction la déliaison de $Q\eta$. C'est-à-dire il faut virer la $Q\eta$ de l'intérieur du corps. La déliaison c'est un terme qui dans Freud est extrêmement précis – dans *l'Esquisse*, *Entbindung*, et qui l'oppose à *Abfuhr*, décharge. La décharge ça peut partir un peu n'importe où. La *Entbindung* ça part vers des... Par exemple il emploie *Abfuhr* pour une décharge du côté musculaire et il emploie *Entbindung* pour une décharge à l'intérieur du système ψ , par exemple, c'est un vocabulaire très précis *l'Esquisse* – cette intervention exige, un changement dans le monde extérieur, (apport de nourriture, proximité de l'objet sexuel) qui ne peut se produire – en tant, voilà ce que je cherchais – en tant qu'action spécifique que par des chemins déterminés. L'organisme humain est d'abord incapable de mettre en œuvre l'action spécifique, elle se produit par aide étrangère quand par la décharge, par voie de changement interne, l'attention de l'individu expérimenté, – *Erfahrung* – est attirée sur l'état de l'enfant. Cette voie de décharge prend ainsi la fonction secondaire très importante – il traduit ça par l'entente – l'entente et la détresse initiale de l'être humain – c'est la *Hilflosigkeit* que je traduirais par dérégulation – est la source...

Marie-Christine Laznik – C'est le nourrisson qui ne peut pas survivre.

Jean-Pierre Rossfelder – La source originare de tous les motifs moraux".

Voilà, je tenais à vous lire ce passage parce qu'il me semble très important.

Intervenant – Il n'y a pas que les nourrissons.

Jean-Pierre Rossfelder – Non, ce n'est pas que les nourrissons.

Intervenant – Il y a aussi des adultes.

Jean-Pierre Rossfelder – Là maintenant, je vais vous lire le passage que vous connaissez de Freud mais je me permets, si vous le voulez bien, de vous le lire en allemand parce que c'est époustoufflant. C'est de l'ordre de la sentence le texte de Freud. Ce n'est absolument pas un texte bâclé comme il a été dit. Ce n'est pas vrai.

X – 5 minutes, ça ira ?

Jean-Pierre Rossfelder – Comment ? 5 minutes ? En 5 minutes, je pense que je réussirai à lire ce texte parce que je trouve que c'est essentiel de le lire. Je voulais vous parler aussi des petites erreurs de Lacan sur les neurones clefs etc. Bon tant pis, page 425.

Marie-Christine Laznik – Pour nous les neurones clefs sont très importants.

Jean-Pierre Rossfelder – Oui, tout à fait. Attendez, j'ai un problème, je suis désolé mais...

Bernard Vandermersch – Quelqu'un peut lui venir en aide là ? Dans un état de *Hilflosigkeit*...

Jean-Pierre Rossfelder – Voilà ! J'y suis.

Bernard Vandermersch – Ah ! Un Autre secourable.

Jean-Pierre Rossfelder : – Voilà ! Alors je vous le lis : « *nehmen wir an das Objekt, welsches die Wahrnehmung liefert sei dem Subjekt ähnlich* », supposons que l'objet qui livre la perception soit semblable au sujet, « *ein Nebenmensch* », alors « *das theoretische Interesse erklärt sich dann auch dadurch* », l'intérêt théorique s'explique de cette façon, « *ein solches Objekt gleichzeitig das erste Befriedigungsobjekt* » un tel objet qui est en même temps le

premier objet de satisfaction et par la suite, dit-il, « *das erstes feindliches Objekt*, » le premier objet hostile, ennemi si vous préférez, « *wie die einzige helfende Macht* », est aussi la première force aidante, « *helfen* » « *am Nebenmensch lernt darum der Mensch erkennen* ». C'est magnifique cette sentence, c'est au « *Nebenmensch* » que l'homme apprend à se reconnaître, à se connaître.

Pierre-Christophe Cathelineau – C'est au prochain.

Jean-Pierre Rossfelder – Au prochain, oui mais le prochain ça m'ennuie, il faudrait dire...

Pierre-Christophe Cathelineau – À l'homme d'à-côté.

Marie-Christine Laznik – La racine de *neben* c'est proche.

Jean-Pierre Rossfelder – Oui, oui mais laissez-moi dire on va m'arrêter, je n'aurais plus le temps. Mais je pourrais vous dire pourquoi je trouve que prochain n'est pas bon.

Pierre-Christophe Cathelineau - L'homme d'à côté alors.

Jean-Pierre Rossfelder : Non. Alors ensuite « *Dann werden die Wahrnehmungskomplexe die von diesem Nebenmensch ausgehen, zum Teil neu und untergleichbar sein, seine Züge* ». Il dit que par rapport à son *Nebenmensch* on va repérer les traits sur le territoire visuel, d'autres perceptions visuelles, par exemple ses *Handbewegungen*, ses mouvements, qui vont rappeler au propre sujet « *ganz ähnlicher visueller Eindrücke* » ses propres impressions visuelles de son corps propre, de son propre corps. « *Denen die Erinnerungen von selbst erlebten Bewegungen (in Assoziation stehen)* » et les souvenirs de ses propres mouvements vécus viendront en association à cette intervention du *Nebenmensch*. « *Noch andere Wahrnehmungen des Objektes zum Beispiel* » il y a encore d'autres, et tu en parlais, il y a encore d'autres perceptions de cet objet, par exemple *Schrei* le cri, « *werden die Erinnerung ein eigenes Schreien* » les cris extérieurs lui font penser à ses propres cris et donc « *und so sondert sich der Komplex des Nebenmenschen* » et ainsi se sépare le complexe du « *Nebermensch in zwei Bestandteile* » en deux, vous voyez que c'est, je veux dire que le texte de Freud je ne sais pas si vous le sentez, même si vous connaissez pas l'allemand, est très clair, est très martelé, « *in zwei Bestandteile* » en deux composantes « *von denen der eine durch konstantes Gefüge imponiert* » alors je ne sais pas pourquoi la traduction est aussi mauvaise mais dont l'une est une structure constante, s'impose comme structure constante « *als Ding* », donc vous connaissez tous le mot, comme Chose, « *beisammen bleibt* », reste ensemble. « *Beisammen bleibt* », ça veut dire rester ensemble, « *während der andere durch Erinnerungsarbeit verstanden, das heißt* », et l'autre part un travail de souvenir compris par un travail de souvenir c'est-à-dire « *auf eine Nachricht vom eigenen Körper zurückgeführt werden kann* » et par les souvenirs, la deuxième partie par les souvenirs de son propre corps sera à ramener à ça. ».

Non je m'arrête là. Voilà, j'ai un peu de temps encore ? J'arrête ?

Deux minutes ? Alors je voudrais vous parler des petites erreurs de Lacan qui ne sont pas vraiment des erreurs. D'abord vous savez, parce que ça aussi faut laisser tomber, vous savez qu'il y a ce très beau cas d'Emma Eckstein dans *l'Esquisse* et, elle est... on en pince pour elle, elle est pincée au sexe par, vous savez, c'est *Greißler* en allemand et ça a toujours été traduit, Lacan dit par un barbon, un vieux, parce que *der Greis* c'est le vieillard sauf que là Lacan se trompe. *Greißler* est autrichien qui veut dire l'épicier, tout simplement, je vous le signale au passage.

L'autre chose, c'est que mais là il aurait fallu que je vous parle des neurones clefs. Là, Lacan fait une petite erreur c'est-à-dire qu'il a inventé ces histoires de neurones clefs indispensables, je commence à fatiguer et je n'ai pas le temps, c'est une explication un peu compliquée mais il va se tromper. C'est-à-dire que les neurones clefs ne sont pas associés, comme il le dit, je ne sais plus où il le dit, à des trucs de mouvements, mais ils sont associés à des neurones qui vont réinvestir à l'intérieur de ψ , du système ψ et qui vont être détournés simplement. Et lui parle de mouvements alors que dans Freud les neurones clefs apparaissent pour la première fois

comme neurones *secretorischen Neuronen*, des neurones sécréteurs, et qu'il appelle aussi neurones clefs.

Voilà, il y a encore des petits trucs et il y a un truc fantastique après et c'est pour ça que je vous ai parlé de cette lettre 52 de Freud parlant de, disant que le déclenchement des crises d'hystérie c'était l'action, ce qu'il fallait quand même constater. Et Lacan va pêcher effectivement un moment, moi je trouve que c'est le seul moment pas clair de *l'Esquisse*, à la dernière page de *l'Esquisse*, paragraphe 3 de *l'Esquisse*, sur *l'Handlung* sur l'action. Il va faire une remarque, Freud fait tout un petit circuit qui met en péril sa composition précédente et on ne comprend pas trop et Lacan le souligne dans la leçon que j'ai essayé de vous traiter.

Avec l'accord de Jean-Pierre Rossfelder

Marc Darmon – Merci beaucoup on va donner la parole à Édouard Bertaud. On va discuter les interventions.

Édouard Bertaud – Je vais juste faire quelques remarques rapides enfin pas tant sur *l'Esquisse* surtout si c'est traité à la prochaine séance (**MCL** – On ne va parler que de *l'Esquisse* à la prochaine séance), je vais juste parler quelques instants et ça laissera le temps à ceux qui le souhaite peut-être d'en parler, revenir sur le partage que Pierre-Christophe [Cathelineau] pouvait faire entre la position de Freud et d'Aristote dans la leçon II, je me disais comme ça en écoutant ce commentaire qu'Aristote est peut-être vraiment pas dans la réalité, en tout cas la réalité freudienne dans le sens où si Aristote est dans l'ordre, dans les bonnes habitudes, la réalité, Lacan il le dit, elle est totalement précaire, c'est-à-dire elle, on ne s'attend jamais à rien enfin, on ne peut jamais rien s'attendre dans la réalité, c'est tout à fait l'inverse comme ça de ce que présente Aristote. Et tu as insisté sur la ligne de partage entre principe de réalité/principe de plaisir, là on pourrait en discuter, moi j'avais le sentiment dans cette séance il ne fixait pas une opposition aussi tranchée (**PCC** – Il parle d'opposition quand même) Alors...(**PCC** – Il utilise le mot opposition) C'est vrai et en même temps il a cette façon de lier les deux, de placer le principe de réalité sous la dépendance de principe de plaisir et j'avais le sentiment que, dans cette séance-là, dans sa façon qu'il a de croiser les deux, le plus important c'était peut-être pas tant plaisir et réalité que la question du principe c'est-à-dire est-ce qu'on pourrait dire que du côté d'Aristote, il y a l'ordre et que du côté de Freud le plus important ce serait la question du principe ? (**BV** – C'est-à-dire ?) Quelque chose d'un commandement en tout cas. (**PCC** – Non mais c'est vrai que...) Plaisir ou réalité. Le terme le plus important ce serait le terme de principe et, du côté d'Aristote, le terme d'ordre.

Bernard Vandermersch – Mais l'ordre peut être un commandement.

Pierre-Christophe Cathelineau – Non mais justement c'est ça qui est subtil, c'est que s'il s'appuie sur Aristote, c'est qu'il en prend quelque chose, il en tire quelque chose et il en tire l'idée d'ordre, mais cet ordre est autre que celui que pense Aristote, c'est-à-dire que c'est un ordre qui est un ordre dysharmonique, totalement dysharmonique. Ce qui a été dit par Jean-Pierre [Rossfelder] le montre, c'est un système qui est un système complètement bringuebalant, le système ψ et le système ϕ sont des systèmes bringuebalants et qui n'atteignent pas spontanément leur équilibre. Si la décharge vient trop lentement, c'est l'hallucination, si elle vient trop vite c'est la douleur. Et donc on est dans un système qui est foncièrement déséquilibré et totalement dysharmonique. Et c'est pour ça qu'il oppose très strictement son éthique, qui est l'éthique de la psychanalyse et qui s'appuie sur une dysharmonie foncière avec un déséquilibre des systèmes ψ et ϕ et une inadéquation entre eux et des tentatives de rectification qui échouent, donc un système qui est foncièrement articulé à l'échec, et une pensée philosophique éthique qui, elle, suppose un bien directement appréhendable par le sujet contemplant et on voit bien que l'éthique qu'il cherche à mettre en évidence, c'est certainement une éthique de principe, ça je suis d'accord avec vous, mais les

principes sont tout à fait différents. Ils sont différents parce qu'ils sont articulés à la dimension de la dysharmonie. Il y a une dysharmonie foncière.

Virginia Hasenbalg – Il y a toute une partie où il est question de l'infantile. Ce n'est pas l'éducation qui va mener à un progrès quelconque mais c'est ce qui s'inscrit dans l'infantile et gravé là.

Pierre-Christophe Cathelineau – C'est pourquoi j'ai insisté sur la notion de dressage. Parce que dans l'éducation aristotélicienne ou platonicienne, ce qui domine c'est l'idée du dressage. C'est-à-dire qu'on va former le caractère à coups de pied au cul et on va faire en sorte que le maître advienne de l'enfant. Enfin si, quand on lit *La République*...

Bernard Vandermersch – On ne dresse pas un animal avec des coups de pied au cul. Carotte, bâton.

Pierre-Christophe Cathelineau – Oui, bon, en tout cas il y a une dimension de forçage dans l'éducation qui suppose l'intégration d'un ordre qui est un ordre qu'on perd totalement de vue avec Freud et l'ordre que Freud met en évidence, c'est un ordre qui est fondé sur des approximations neuroniques. C'est-à-dire que c'est par approximation que, grâce aux signifiants, le sujet atteint son réel. C'est pour ça que je crois le schème qu'il utilise, le symbolique, l'imaginaire et le réel au début, il faut le prendre au sérieux. C'est par approximation que le symbolique peut atteindre quelque chose de son réel et je pense qu'il faut avoir l'idée freudienne du système neuronique, il ne faut pas en démordre, je suis d'accord avec toi, mais il faut garder aussi le sel de la pensée lacanienne, qui est ces catégories qu'il met en avant, dès le deuxième chapitre, dès la deuxième leçon où il montre l'articulation du symbolique et du réel. Il part du réel et il termine sur le symbolique. Et ça, c'est très important parce que sinon on ne peut pas comprendre *l'Esquisse* autrement que dans une perspective purement neuronale. Or *l'Esquisse*, ou fonctionnaliste, ce n'est pas un fonctionnalisme *l'Esquisse*. Ça mène à une dimension qui, avec *das Ding* notamment qui est citée par Jean-Pierre Rossfelder, *das Ding*, c'est précisément cette dimension du réel par rapport à quoi il y a un travail pour le système neuronique et pour les *Realitätszeichen* qui sont les signifiants en fait.

Marie-Christine Laznik – Oui mais pas dans le sens de représentation de mots. C'est plus subtil. (PCC – C'est plus subtil). Ce n'est pas le signifiant au sens de *Wahrnehmungszeichen* de la Lettre 52 parce qu'il a raison, cette Lettre 52, elle vient reconstruire quelque part des choses de *l'Esquisse*.

Pierre-Christophe Cathelineau – Oui mais moi je voudrais, j'aimerais quand même qu'on soit attentif à une chose, c'est qu'on ne soit pas aspiré par une vision fonctionnaliste du système neuronique et qu'on garde l'axe de la question du signifiant et du réel. Parce que je crois que c'est un axe essentiel. Non mais il faut le garder cet axe. (MCL – Ce n'est pas ce qui va se construire plus tard). Non, non !

Bernard Vandermersch – Pour ce qui est du fonctionnement neuronal, il vaut mieux faire, recourir aux neurosciences.

Pierre-Christophe Cathelineau – Exactement !

Marie-Christine Laznik – Non, non, non, les neurosciences n'ont pas un modèle aussi beau que celui de Freud parce que justement là on peut voir réel, imaginaire et symbolique en articulation ensemble dans cette *Esquisse* vue par Lacan.

Pierre-Christophe Cathelineau – Oui mais c'est vrai qu'on peut reconnaître la dimension de l'imaginaire.

Bernard Vandermersch – La dimension neuronale, Freud ne peut pas l'inventer.

Pierre-Christophe Cathelineau – Là où elle a peut-être raison, Marie-Christine [Laznik], c'est que, par exemple, dans le texte que Jean-Pierre Rossfelder évoquait en conclusion sur le *Nebenmensch* et les reconnaissances réciproques dans l'image du *Nebenmensch* qui

permettent d'ajuster la perception neuronale du sujet, il y a toute la dimension de l'imaginaire qui est là, absolument présente.

Marie-Christine Laznik – Attends, c'est le mécanisme du penser et du pouvoir comparer, c'est la pensée dans le sens de l'inconscient de la mise en place de la pensée qui se fait par comparaison. (**PCC** – Exactement !) Mais ce que je trouve absolument génial de vous, les garçons, parce que vous êtes très forts sur le plan philosophique et merci beaucoup pour tout ce que vous avez apporté sur le plan germanique (**B V** – Mais vous aussi, qu'est-ce que c'est que ce sexisme ?) mais c'est que vous parlez tous la langue sans dire que c'est un texte sur la constitution de l'appareil psychique avec le bébé en rapport avec ce *Nebenmensch* de par sa prématurité. Il montre comment l'appareil psychique se construit nécessairement dans ce lien bizarre, tordu, éternellement tordu parce que dépendant de ce *Nebenmensch*. On verra après comment...

Bernard Vandermersch – Oui mais Madame, le bébé du gorille il est tout aussi dépendant de sa maman et c'est pas du tout la même chose qui va lui arriver quand même. (**MCL** – Il a beaucoup moins de temps) Pas tant que ça. Il y a des animaux qui sont très dépendants de leur maman pendant très longtemps, ça n'en fait pas des êtres humains avec

Marie-Christine Laznik – Effectivement, ils n'ont peut-être pas l'expérience de l'hallucination de la satisfaction.

Bernard Vandermersch – Enfin quand même il faut bien réintroduire la dimension du langage et l'à-côté métaphorique de ces neurones...

Pierre-Christophe Cathelineau – Et c'est là-dessus que j'insiste, c'est là-dessus que j'insiste...

Bernard Vandermersch – C'est quand même métaphorique.

Marie-Christine Laznik – Pas que !

Pierre-Christophe Cathelineau – C'est de la métaphore.

Marie-Christine Laznik – C'est polysémique.

Julien Maucade – Mais Jean-Pierre [Rossfelder], alors comment tu traduirais *Nebenmensch*, parce que tu n'es pas d'accord avec

Jean-Pierre Rossfelder – Ben je ne sais pas.

Marie-Christine Laznik – Avec Lacan.

Jean-Pierre Rossfelder – Non mais je ne sais pas, j'avais eu un raisonnement parce que, si vous voulez, moi j'ai beaucoup travaillé sur la répétition des signifiants dans le texte de *l'Esquisse* et il m'était apparu quelque chose sur les répétitions du *Nebenmensch*, il n'y en a pas beaucoup, il y en a trois et c'est dans deux pages mais je ne peux pas vous répondre, je vous le dirai la semaine prochaine.

Marie-Christine Laznik – Il ne dit pas que *Nebenmensch*, Freud, de temps en temps il utilise individu secourable, avec le mot *Individu* en allemand, c'est très surprenant (**JPR** – Oui, il utilise *Individu*, je ne me rappelle pas) Oui ! Plusieurs fois il utilise des synonymes.

Jean-Pierre Rossfelder – Non mais ce *Nebenmensch*, ce qui m'ennuie c'est que, comment dire, je trouve que proche en français, prochain, (**JM** – Proche peut-être, je ne suis pas d'accord avec prochain) proche, a une connotation qui ne fonctionne pas pour *Nebenmensch*. C'est une juxtaposition presque, oui proche mais c'est surtout une juxtaposition dont il est parlé. Il est là à côté quoi.

Pierre-Christophe Cathelineau – Oui mais proche, la traduction exacte de *Nebenmensch*, c'est proche.

Bernard Vandermersch – En français le prochain c'est lié à l'évangile et à « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ».

Jean-Pierre Rossfelder – Oui c'est ça !

Bernard Vandermersch – Et alors la question c'est de savoir comment en allemand, dans l'évangile ou dans la Bible, on traduit « Tu aimeras ton prochain... » parce que chez nous ça

ne s'utilise que pour ça. (*JPR* – Ah, je ne sais pas, je n'y ai pas pensé). C'est dans l'ordre moral, je dois aimer mon prochain comme moi-même, jamais je ne vais dire par exemple, Madame tu es mon prochain (*VH* – Je suis ta prochaine) ou tu es ma prochaine.

Marie-Christine Laznik – C'est Lacan qui traduit toujours par *Nebenmensch*.

Virginia Hasenbalg – Lacan utilise *Nebenmensch*, il l'utilise en allemand.

Jean-Pierre Rossfelder – Non mais c'est ces termes de proche et prochain qui me gênent, c'est-à-dire que si vous introduisez proche et prochain, ce n'est pas le sens de *l'Esquisse*, je trouve.

Marie-Christine Laznik – C'est le sens d'attentif qui est là.

Marc Darmon – Alors dans ce *Nebenmensch*, il y a une partie que l'enfant reconnaît en renvoyant à ses propres traits, alors c'est étonnant parce que (*MCL* – C'est la partie spécularisable reprend Lacan après) oui mais comment concevoir ça avant le stade du miroir ?

Marie-Christine Laznik – C'est l'*Urbild*, c'est l'*Urbild*.

Marc Darmon – Alors ce qui m'avait frappé c'est que l'autre partie constante et inaccessible, il l'annote de la lettre petit a. Je crois que Lacan a dû reprendre ça.

Jean-Pierre Rossfelder – Peut-être oui...

Marie-Christine Laznik – Sauf que dans la partie, il l'a lue rapidement en allemand là, dans la partie qui reste ramassée comme un tout, il y a une petite phrase que vous avez lue chez Freud et que Lacan ne reprend pas, par exemple au niveau visuel les traits, ça, ça fait partie des parties qui restent ramassées comme un tout qui vont donner la partie non spécularisable, mais bon on reviendra là-dessus. Pour les bébés, c'est très important pour construire notre appareil psychique.

Jean-Pierre Rossfelder – Il s'est tout de même appuyé aussi, ce qui cite à propos du bébé qui tête là et qui fait des mouvements de tête, il insiste beaucoup dans ces mouvements pour retrouver la vision adéquate pour pouvoir se saisir...

Marie-Christine Laznik – Pour pouvoir se souvenir des mouvements (*JPR* – Voilà !) qui ont mené à la satisfaction, mais le côté hallucinatoire est tout à fait... et dans le séminaire XI, il revient une minute sur *l'Esquisse* pour dire ce qui est important c'est que ce qui est halluciné, ce n'est pas l'expérience de téter qui a baissé l'excitation, c'est les coordonnées de plaisir et là ce *Nebenmensch*, au séminaire XI, il le traduit par l'autre.

Jean-Pierre Rossfelder – Oui, je préfère

Pierre-Christophe Cathelineau – Il y a quand même un point, il faut le rappeler de façon, on n'est pas devant un texte de neuroscience, on est devant un texte qui a une portée strictement métaphorique. (*MCL* – Oui mais aussi, elle est multiple). Ce n'est pas des neurosciences et Lacan tire le texte du côté de la métaphore. Toute sa conclusion (*MCL* – ce n'est pas que) du chapitre II (*MCL* – ce n'est pas que) mais si ! (*MCL* – Les neurones clés, ce n'est pas que) Il parle directement du symbolique et il le met en rapport avec le réel et il tient à cette dimension. (*MCL* – C'est toi qui est un lecteur de la topologie) Il y insiste.

Marie-Christine Laznik – Tu as oublié la phrase de Lacan que j'attendais que tu me dises. (*PCC* – Ah mais alors tu vas me la rappeler !) Lacan dit : « *l'Esquisse* est une topologie entre le psychisme et l'organisme ».

Jean-Pierre Rossfelder – Ah ça je n'en ai pas parlé...

Pierre-Christophe Cathelineau – Mais c'est une métaphore.

Bernard Vandermersch – Mais donc si c'est une topologie, ce n'est certainement pas une métaphore de l'appareil neuronal !

Marie-Christine Laznik – Il dit ça. Il dit que c'est une topologie entre psychisme

Jean-Pierre Rossfelder – Il dit que c'est une topologie de la subjectivité

Bernard Vandermersch – Pour faire société savante dans l'affaire, il faut savoir que Freud il a quand même choisi la bonne structure neuronale puisque à l'époque ce n'était pas tellement tranché entre un *continuum*, comment on appelle ça, un *syncytium* neuronal ou la théorie de

Ramon y Cajal, des neurones qui avaient des synapses. Donc lui il a été pour la théorie synaptique, ce qui est remarquable (*PCC* – Ce qui est remarquable). Mais bon !

Virginia Hasenbalg – Il me semble que si on parle de la clinique des bébés, il faut quand même, il y a dans *l'Esquisse* des éléments pour réfléchir et travailler de comment les choses se mettent en place.

Pierre-Christophe Cathelineau – Oui mais bien sûr mais ça ne veut pas dire qu'il faille évacuer la dimension du signifiant.

Virginia Hasenbalg – Mais bien sûr, elle n'est pas évacuée, c'est plutôt une double lecture qu'il faut faire

Marie-Christine Laznik – Pierre-Christophe [Cathelineau], je ne sais si tu es au courant, on leur parle aux bébés !

Pierre-Christophe Cathelineau – Et bien voilà ! Et quand il parle de *Wahrnehmungszeichen* il parle de signifiant.

Marie-Christine Laznik – Je crois comprendre pourquoi les choses pètent quand il y a de l'excès de douleur. Quand il dit que parfois la douleur ça va passer comme une foudre et que ça fiche en l'air tout le truc, vous vous rappelez ?

Intervenante – Est-ce que vous seriez d'accord, moi j'ai la traduction de Hiltenbrand, il me semble qu'à un moment donné il dit, la décharge motrice c'est le plaisir, parce que de la façon dont vous l'avez formulé, on l'avait réfléchi un peu différemment de dire que c'est la douleur qui fait la décharge motrice, c'est l'augmentation d'excitation qui par manque de tamis fait la décharge motrice mais que la décharge motrice c'est la voie de décharge la plus rapide qui empêche l'inhibition, qui empêche les voies de fraying, qui empêche de passer dans le processus secondaire.

Jean-Pierre Rossfelder – Excusez-moi, je n'ai pas bien compris

Intervenante – Alors moi je dirais que c'est la douleur qui surcharge le système et qui entraîne la décharge motrice – par exemple on le voit chez les bébés qui font des réflexes d'extension – du coup ils ne peuvent pas accumuler l'énergie dans le système pour passer au processus secondaire.

Jean-Pierre Rossfelder – J'entends ce que vous dites mais moi je pense que, enfin, du moins dans tout le début de la présentation de *l'Esquisse*, la douleur est présentée comme un surplus de quantité $Q \eta$.

Marie-Christine Laznik – Il y a une douleur qui vient du dedans aussi.

Jean-Pierre Rossfelder – Oui mais c'est toujours, oui !

Intervenante – Est-ce que vous êtes d'accord avec l'idée que la décharge motrice, parce qu'à un moment donné c'est vraiment textuel, la décharge motrice est liée au principe de plaisir, au principe d'inertie. (*BV* – Bien sûr), (*JPR* – Oui, oui) et non le, la douleur ce n'est pas le résultat de la décharge motrice.

Jean-Pierre Rossfelder – Oui mais attendez, je ne comprends pas dans ce cas ce que serait la douleur. Comment vous définissez dans ce cas-là la douleur ?

Intervenante – Par l'augmentation des excitations (*JPR* – Ah bien oui ! on est d'accord) Par une quantité, par exemple par l'environnement ou des douleurs internes.

Jean-Pierre Rossfelder – Bien oui, d'accord mais si on veut regarder de près ça, il y a toute une série de choses parce que comme je le disais il y a la décharge motrice mais par exemple les neurones clefs, ce n'est pas d'une décharge motrice qu'il s'agit, ça re-rentre dans le système et ça en fait le tour, dit Freud, c'est-à-dire qu'il y a différent type, c'est ce que je soulignais quand il utilise *Entbindung* c'est une décharge, ils traduisent là-dedans par déliaison, c'est vrai *binden* c'est lié, *entbinden*, mais c'est une décharge, mais ce n'est pas une décharge, la plupart du temps quand Freud utilise décharge motrice, dans *l'Esquisse*, il pense à une décharge dans les muscles. C'est exactement ce qu'il dit.

Marie-Christine Laznik – Il y a deux types de décharges, il y en a une quand le bébé se met à téter, il y a une action motrice, ça décharge et l'excitation chute. Quand le bébé a une hyper-extension parce qu'il y a des douleurs internes, ce n'est pas du même ordre et c'est ça qui va du côté des neurones (**JPR** – Oui absolument, je pense, oui.) La prochaine fois on travaille dans l'autre salle parce que je voudrais qu'on ait les textes, je vais les mettre sur l'écran et comme ça je vous montrerai quelques bébés en train de faire ça parce que quand même c'est une polyphonie.

Marc Darmon – Bien, merci beaucoup

Transcripteurs : Marie-José Emmanuel, Marie-Françoise Pochulu, Valérie Martin Dutartre, Paul Claveirole.

Relecteurs : Érika Croisé Uhl, Dominique Foisnet Latour.